

PÉDAGOGIE INTERNATIONALE

Parents ouvriers

Il s'agit d'une enquête menée par Lina Poli dans un quartier ouvrier de Turin.

— Ces derniers mois j'ai mené une enquête, en partie parmi les parents de mes élèves (j'enseigne l'orientation dans un quartier ouvrier) et en partie au moyen d'un referendum proposé aux ouvriers qu'il me fut possible de rencontrer dans les divers CRAL. Mon but : étudier dans quelle mesure l'ouvrier, politiquement avancé, réussit à traduire sa conscience démocratique dans la vie familiale et plus précisément dans l'éducation des enfants.

Le résultat fut extrêmement intéressant à cause de la variété des problèmes discutés, même si les demandes étaient limitées à 4 points fondamentaux :

— Les parents ouvriers s'intéressent-ils à l'école ?

— Comment les fils d'ouvriers occupent-ils leurs heures de loisir ?

— Les ouvriers parlent-ils à leurs enfants de leur travail ?

— Quelles sont les méthodes que les ouvriers pensent les plus adaptées à l'éducation de leurs enfants ?

1^{re} QUESTION : S'intéressent-ils aux études de leurs enfants ?

Presque toujours, le père et la mère travaillent tous les deux et, de plus, dans de nombreuses écoles, l'instituteur est à la disposition des parents à des heures où ceux-ci travaillent. Alors, la grand-mère ou une voisine viennent, et il faut quelque chose d'exceptionnel pour que le père prenne une heure... et vienne apprendre que son fils est renvoyé ou a eu 4 au bulletin. Mais ces contacts ne servent à rien ou sont au maximum des éclairs de collaboration qui font entrevoir à l'éducateur et aux parents combien utile serait une conversation paisible et prolongée. Nous l'avons expérimenté l'année dernière, quand, dans mon école, on réussit à fixer, un jour par mois, où les éducateurs d'une section se trouvaient de 17 à 19 h. à la disposition des parents. Ce fut un vrai succès et 2 heures ne suffisaient jamais, tant étaient nombreux les parents qui venaient nous parler de leur enfant. La conversation ne s'arrêtait pas aux notes du bulletin, mais ensemble on discutait sur la manière d'intéresser le plus l'enfant à l'étude, sur les lectures qu'il préférerait, les films qu'il voyait. Dans la conversation, beaucoup de préjugés, et surtout la défiance du parent ouvrier envers l'éducateur tombaient. A cet égard, j'ai eu des réponses très curieuses : un ouvrier ne comprenait pas que je pouvais m'intéresser à la santé de son enfant : « C'est moi qui pense à cela, ne vous tracassez pas. » Dans une école d'orientation près de la CEAT, donc fréquentée par des fils d'ouvriers, bien des parents se sont plaints de ce que le directeur avait emmené les petites filles à

l'examen antituberculeux et radiologique. Ces étranges pudeurs révèlent le manque de confiance que seul un contact plus étroit pourrait éliminer. Un sujet est cher aux parents que j'ai interviewés : la propagande factieuse que trop d'éducateurs font dans nos écoles d'état. Et ce problème est lié au problème de l'enseignement de l'histoire et des livres de lecture. « Ils ne parlent que de guerres et de rois », me disait une maman, et quelquefois le maître et le professeur interprètent l'histoire d'une manière très conformiste et même parfois fasciste.

Et c'est en face de ce problème que la conscience politiquement avancée des ouvriers se rebelle : la protestation est décidée : « quand mon enfant était à l'école maternelle, on lui a défendu de fréquenter le CRAL, j'ai tout de suite réclamé le respect de ma liberté » ; c'est ce qu'a répondu le père de Enzo (un enfant de cinq ans) qu'on voulait opposer aux idées familiales. Mais trop souvent la protestation individuelle est stérile et les ouvriers s'en aperçoivent, surtout que pour défendre la liberté de l'école il serait nécessaire de s'organiser. Presque tous les parents consultés se sont trouvés d'accord sur cette nécessité et ont adhéré avec enthousiasme au projet de former en Italie des « conseils de parents » qui, comme dans presque tous les pays démocratiques, veillent avec tant de bonheur sur l'œuvre de l'école.

2^e QUESTION : Les loisirs des fils d'ouvriers

75 % des enfants que nous examinons (entre 10 et 12 ans) passent les heures de liberté dans la cour de la maison ou sur la route (comme d'ailleurs l'enquête de Giorgina Levi n° 6 Educazione Democratica l'a révélé). Ceci arrive parce que, surtout dans les quartiers ouvriers, il manque d'endroits et d'associations aptes à recueillir les enfants à la sortie de l'école. Même si presque tous lisent le Pionnier, peu sont organisés dans des patrouilles d'API, deux ou trois fréquentent le patronage confessionnel, certains vont au foyer de l'usine ; mais, je le répète, la majorité joue, dans les squares, au ballon ou, comme disait un père : « toujours à la même chose : à la guerre... et pourtant, à la maison, personne n'est militariste. » Comme c'est naturel : les enfants sont influencés par le milieu qui les entoure, et les kiosques à journaux, les affiches de cinéma marchent à l'assaut de l'âme enfantine. Une maman me disait que son garçon de 13 ans voudrait toujours voir des films « où on se tue beaucoup » : les autres lui semblent ennuyeux.

Si, d'une part, il existe des aspects négatifs que, très souvent, les parents ignorent et qu'ils ne se préoccupent pas de combattre, d'autre part, nous trouvons bien 50 % des pères qui s'intéressent à ce que lit ou voit leur enfant : ils lui donnent des livres sur la Résistance, l'invitent à voir des films de Mickey ou des documentaires scientifiques.

Il est très important, à mon sens, que presque tous affirment être aidés à la maison : « ils font

les commissions, mettent le couvert ». Nous ne nous trouvons pas devant des enfants-poupées mais devant des enfants-fils qui discutent, comme nous le verrons par la suite, avec le père de son travail, et vivent la vie de famille en collaboration avec les parents.

3^e QUESTION : Les ouvriers parlent-ils aux enfants de leur travail ?

Beaucoup, surtout quand les garçons passent dix, douze ans (l'intérêt pour le monde du travail se faisant plus vif) parlent surtout des salaires trop bas et de « combien il est dur de gagner le pain », moins de l'espect technique même s'ils admettent que cela intéresserait l'enfant, mais « le soir je suis tellement fatigué que je n'ai pas envie de parler », confesse un ouvrier. Beaucoup se plaignent de ce que la vie dure de l'usine les rend nerveux et irritables : quelquefois ils n'ont même pas envie de discuter avec leurs fils. Très souvent les parents sentent la nécessité d'amener les enfants à la connaissance de la société qui les entoure, mais, en le faisant de la manière la plus convenable à leur âge. A ce sujet, le résultat d'une rédaction sur la résistance m'a paru significatif en 2^e année d'orientation. Deux ou trois seulement parlèrent d'épisodes lus en classe, mais tous les autres racontèrent des événements dont les héros avaient été le père ou un oncle : ils en parlèrent avec enthousiasme, avec admiration et la discussion qui suivit me révéla combien fondamentales ont été pour l'éducation civique ces humbles histoires du père.

Dans quelques cercles ouvriers, on a parlé d'organiser un débat sur la manière la plus adéquate pour donner une éducation socialiste aux enfants.

4^e QUESTION : Quelles sont les méthodes que les ouvriers pensent les plus adaptées pour éduquer leurs enfants ?

Les ouvriers consultés sont, en majorité, d'accord sur le fait que frapper les enfants est une grave erreur et une faiblesse des parents ; la meilleure méthode pour éduquer étant la persuasion, le raisonnement, le bon exemple.

« Nous ne devons pas réprimander nos enfants en les frappant pour les faire obéir, nous devons apprendre à les mieux comprendre, à mériter leur confiance, à les habituer à la discussion sérieuse : c'est seulement comme cela que nous formerons des citoyens conscients de leurs droits et de leurs devoirs, qui sauront faire respecter et défendre leur liberté et leur travail » : c'est ce que me disait un ouvrier de la Elli Zerboni dont les deux fils sont très turbulents.

Seulement 15 % des parents sont d'accord avec les médecins anglais et justifient les gifles par l'entêtement de l'enfant et l'impossibilité de le raisonner. Les paroles de l'ouvrier de la Elli Zerboni et les arguments précédents pourraient nous faire conclure de façon très optimiste sur l'éducation donnée à leurs enfants par les ouvriers. Mais il s'agit de cas isolés. Beaucoup admettent, en principe, qu'il ne faut pas battre, qu'on doit protester contre le

fascisme dans l'école, mais ils reconnaissent qu'ils sont nerveux et qu'« on va plus vite à corriger avec une gifle », qu'ils n'ont pas le temps de s'intéresser à l'école, qu'ils ignorent si l'enfant reçoit une éducation anti-démocratique. Beaucoup ont des idées confuses : ils pensent que discuter avec l'enfant d'injustices éventuelles ou d'exigences arbitraires de l'éducateur est suffisant et que ce n'est pas la peine d'aller protester directement à l'école. D'autres sont en contradiction avec leurs principes : d'une part, ils inscrivent l'enfant à l'API, lui parlent de la résistance et, d'autre part, ne s'intéressent pas à l'école.

D'autres encore, politiquement avancés cependant, sentent le problème de l'éducation étroitement personnel et ne comprennent pas comment, au contraire, il est lié à la lutte syndicale et politique, lutte qui vise au renouvellement de la société. Les contacts entre école et famille, comme nous l'avons vu, ont été assez rares même si, théoriquement, on en ressentait la nécessité.

Je voudrais terminer avec quelques considérations sur les causes de la défiance des parents vis-à-vis de l'école, parce que le problème est essentiel pour le renouvellement de l'école italienne.

Très souvent, le maître, et encore plus le professeur, est considéré comme un « bourgeois », un intellectuel enfermé dans les murs de l'école, qui ne comprend pas la réalité, salue le gouvernement et est conformiste à 100 %. Que faire ? Aller discuter avec lui ? protester ? et si le ressentiment se porte sur l'enfant qui est sans défense ? (ce qui serait d'une injustice criante d'ailleurs). D'autres, et ils sont les plus nombreux, vénèrent le maître comme un médecin : c'est une espèce de savant qui, avec ses formules magiques, instruit les enfants. Là joue le complexe d'infériorité habituel de l'ouvrier envers le technicien. (Note de la traductrice : nous sommes en Italie où l'analphabétisme est notoire.)

Les causes de cette défiance nous devons les chercher dans le caractère en général extrêmement compartimenté de l'école italienne (N.D.L.T. : à chaque milieu social correspond un genre d'enseignement, car on doit payer les livres dès la 1^{re} année de classe), dans l'absence presque totale de toute vie démocratique en classe et dans l'attachement à des méthodes et une mentalité dépassées. Mais il faut voir aussi ces causes dans l'ignorance où sont les parents de leurs droits : droit de faire partie des comités de patronage, droit de réclamer l'application de l'article 34 de la Constitution, droit d'exiger qu'on éduque les enfants dans le sens : des idéaux pour lesquels les héros de la résistance tombèrent, de l'amour du travail, de la solidarité humaine et de la liberté.

Les parents ouvriers doivent prendre conscience de ce devoir : nous souhaitons que leur désir de s'organiser en « conseils de parents » soit le point de départ vers la clarification des idées et le premier pas vers l'union des efforts dans le but de donner à nos fils une école démocratique et une éducation moderne et progressiste.

Lena POLI.

(Traduit de « Educazione democratica » n° 1. 1955.
par Inès BELLINA.)

API : Association des Pionniers Italiens (organisation similaire aux Pionniers soviétiques).

CRAL : Organisation de loisirs pour les travailleurs.

DE LA DISCIPLINE

Au sujet d'un « 2 »

Traduit : « Journal de l'Instituteur »,
23-2-55, URSS

Un des problèmes qui préoccupent le plus les instituteurs, et dont la résolution pratique donne lieu à bon nombre d'erreurs pédagogiques, c'est le problème de la discipline des élèves. Parmi les manières multiples employées pour l'établir, on peut distinguer deux tendances. La première consiste à exiger d'une manière purement administrative la soumission de l'élève au maître. Dans ce cas, le pédagogue ne pense pas toujours aux moyens et aux méthodes capables de former une discipline consciente chez les élèves ; ses préoccupations sont autres : obtenir un minimum d'ordre dans l'école. L'autre tendance consiste à exiger justement la formation d'une discipline consciente, d'une discipline volontaire solide dans l'intérêt de la collectivité. L'instituteur s'efforce non seulement de créer un ordre apparent, mais de faire naître chez ses élèves la conscience de la nécessité de cet ordre et le désir de lutter pour l'obtenir.

Dans le premier cas, l'instituteur, en général, ne s'appuie pas sur le collectif d'enfants et préfère les mesures administratives. Les punitions constituent son unique méthode. Dans le deuxième cas, l'instituteur agit en développant l'initiative et l'activité personnelle des élèves. S'il arrive aussi à un instituteur de ce genre de punir un élève pour une faute, il pense immédiatement à la façon d'utiliser ce fait pour son travail éducatif, avec l'élève en question, mais aussi avec l'ensemble du groupe d'enfants.

Un des instituteurs de l'école moyenne de Voskressensk mit un jour un « 2 » à Nicolas, élève de 8^e, après s'être emporté contre lui parce qu'il s'agissait et n'écoutait pas la question posée. La classe considéra que ce « 2 » punitif était injuste. L'instituteur resta inflexible.

Alors, la classe s'adressa au Directeur. Dans sa conversation avec ce dernier, le professeur reconnut que ce « 2 » avait été mis d'une manière injuste mais qu'il serait anti-pédagogique de l'enlever, d'autant plus que la classe en question, et ce Nicolas en particulier, ne se distinguaient pas par leur discipline. La question fut posée devant tous les maîtres de la classe. Elle était apparue importante aux dirigeants de l'école, d'abord parce que ces « 2 punitifs » y étaient assez souvent appliqués, et aussi parce qu'il fallait trouver une tactique intelligente et subtile pour sortir de la

situation ; il fallait liquider le conflit tout en conservant l'autorité du maître.

Les professeurs se trouvèrent divisés en deux camps. Les uns disaient qu'il fallait annuler le « 2 ». Cette décision, disaient-ils, montrerait aux élèves la justice du maître, soulignerait que la direction et le collectif des maîtres tiennent compte des réclamations fondées des élèves. Les autres disaient qu'il fallait maintenir la note mise, que cette mesure rétablirait la discipline de la classe, montrerait la fermeté du maître et couperait court à la critique de ses actes de la part des élèves. On discuta aussi afin de savoir qui, du directeur ou du professeur principal, parlerait de la question avec les élèves.

En définitive, on décida qu'il ne fallait pas, en disant que le maître avait eu raison, lui créer une fausse autorité. Collectivement, une tactique fut élaborée et mise à exécution.

Le professeur lui-même déclara en classe :

« Ce « 2 », je l'ai mis à Nicolas dans un moment de colère légitime contre lui, vous le comprenez facilement. Je ne doute pas que si je continuais à vous punir de la même manière, quelles que soient vos récriminations, je rétablirais malgré tout la discipline dans la classe et j'obtiendrais votre attention pendant les cours, et ce serait dans votre intérêt. Cependant, je me refuse de persévérer dans cette voie car je considère que de cette manière même je montrerais que je n'ai pas confiance dans votre prise de conscience, que je ne crois pas que vous puissiez vous-mêmes vous organiser contre ceux qui troublent la discipline. C'est pourquoi j'ai décidé de supprimer le « 2 » mis à Nicolas. Je pourrai le prendre en mains d'une autre manière. Telle est ma décision, et je jugerai des conclusions que vous en tirerez pour vous-mêmes, d'après votre propre conduite. »

Les élèves furent à la fois surpris et ravis. Et non seulement parce que le maître avait enlevé le « 2 » de Nicolas, mais aussi du fait qu'il avait manifesté sa confiance sincère en eux et son respect pour eux.

Quand, après cela, le directeur vint dans la classe, il demanda :

« Peut-on considérer l'incident comme clos ? Réfléchissez-y encore ; jugez-le et prenez seuls une décision qui vous fasse honneur. Il me semble que ce problème n'est pas aussi simple qu'il le paraît au premier coup d'œil, et votre professeur vous a donné un excellent exemple de ce qu'est le comportement d'un homme qui a des principes. »

La classe décida : d'abord Nicolas doit s'excuser près du professeur et promettre de se conduire convenablement, de plus toute la classe se conduira parfaitement aux cours.

Quand les élèves parlèrent de leur décision à leur professeur principal, celui-ci les approuva pleinement, mais leur proposa de réfléchir encore. Comme par hasard, il se mit à parler avec les élèves de la difficulté du travail de professeur. Il souligna combien il était nécessaire de créer pour le maître une atmosphère telle dans la classe qu'il puisse concentrer toute son attention uniquement sur l'objet de ses explications ; combien il lui est difficile de s'adapter psychologiquement dans les diverses classes ; combien s'élève son « tonus » quand il sent que les élèves respectent son travail.

Le professeur principal indiqua aussi que dans le caractère discipliné de la classe se révèle la valeur des élèves et le respect qu'ils ont d'eux-mêmes, de leurs camarades, de la collectivité entière. Une collectivité est toujours belle quand elle est organisée ; c'est alors que se forment la retenue et la volonté des élèves, qualités précieuses dans la vie.

En conclusion, le professeur principal proposa :

« Maintenant, réfléchissez encore à votre décision. Voyez qu'il vous est possible de vous engager encore plus que vous ne l'avez fait et de prendre une initiative, non seulement dans l'intérêt de votre classe, mais aussi dans l'intérêt de l'école tout entière. »

La proposition intéressa les élèves ; que faut-il faire et que peut-on encore faire, se demandèrent-ils ? Ils y réfléchirent. Le professeur, par des remarques judicieuses, les aida à élaborer une décision pour la réunion publique du Komsomol.

Les élèves décidèrent de donner l'exemple de la discipline à tous les cours, et pas seulement à ceux du professeur en question. D'autres mesures furent mentionnées pour renforcer la qualité de la discipline dans l'école. En particulier, par l'intermédiaire du journal mural, ils appelèrent les autres classes à suivre leur exemple.

Il semblerait qu'après tout cela les maîtres pussent considérer l'incident comme clos à tous les points de vue. Mais cela signifierait que le collectif des maîtres s'est arrêté à mi-chemin et a pris l'attitude de l'observateur neutre et passif. C'est pourquoi les professeurs de 8^e, eux aussi, prirent entre eux une décision qui devait assurer le front unique d'action. Cette décision était la suivante : approuver les élèves et les encourager, transmettre aux parents de ces élèves leur approbation, les conseiller pour que, de leur côté, ils soutiennent la décision de l'ensemble du Komsomol. Au sujet de la classe de 8^e, les maîtres adoptèrent la ligne de conduite suivante : l'aider à tenir ses engage-

ments, non pas en se montrant moins exigeants à son égard, mais au contraire, en augmentant progressivement leurs exigences, en encourageant le travail personnel des élèves, en évitant de faire allusion aux événements passés, en observant la classe et en signalant au maître principal tout ce qui vaut la peine de l'être.

Les pédagogues décidèrent aussi d'assister, au bout d'un mois, au rapport que ferait le professeur principal de cette classe, sur la façon dont a été exécutée la décision prise et où l'accent serait mis sur l'analyse de la méthode éducative du professeur principal et sur l'analyse psychologique des actes du collectif, et de certains élèves en particulier.

L'action à mener, décidée par les élèves et par les maîtres, fut exécutée à la lettre et donna de bons résultats. Elle fut aussi une excellente leçon pour tous : maîtres et élèves. Comment s'explique ce succès ?

L'incident avec le « 2 » ne fut au fond qu'un prétexte qui obligea les maîtres à réfléchir sur leur méthode d'éducation. A la base du succès, il y eut une décision juste : s'appuyer sur les qualités positives des élèves ; éveiller leur activité. La circonstance qui décida du succès résida dans le fait que les maîtres formèrent un front unique, décidèrent d'une tactique unique mûrement réfléchie.

En définitive, le collectif pédagogique est sorti de cet incident beaucoup plus fort, plus réfléchi. D'après leur propre expérience, les professeurs se sont convaincus une nouvelle fois de la justesse de ce principe : il ne faut pas seulement soumettre les élèves, mais il faut faire naître les forces positives du collectif, donner aux élèves la possibilité de se révéler dans l'action. Ils ont vu quelle est l'importance d'une ligne de conduite unique, mûrement réfléchie et basée sur les principes de l'éducation soviétique. Sur un exemple concret, les instituteurs ont compris qu'éduquer dans le collectif et par le collectif ne signifie pas donner toutes les questions à résoudre aux élèves eux-mêmes. Cela signifie que le collectif pédagogique doit savoir diriger l'activité du collectif d'élèves.

V. TOUROUTINE.

(Revue « Enseignants du monde », Paris)

ENFANTS ET ADULTES DEVANT LES WESTERNS

— TORRONI. — (Vita Scolastica).

L'auteur, dans cet article, pose le problème de l'attitude de l'éducateur devant le Western. Il constate d'abord combien de préjugés sont vivaces, en premier lieu dans le milieu américain, où le western est considéré « comme nourriture pour palais grossiers » ; mais il souligne que, si c'est vrai pour des films westerns commerciaux, il existe

une catégorie de westerns pour laquelle cette opinion n'est pas valable : « ... Les titres, nous les connaissons désormais ; depuis : la Naissance d'une Nation, de Griffith ; Ombres Rouges, de Ford ; la Route des Géants et la Conquête de l'Ouest, de De Mille ; le Massacre de Fort Apache (une polémique violente contre la rigueur militaire excessive) ; le simple et pathétique « Les Cavaliers du Nord-Ouest, aux plus récents : L'Homme des vallées perdues, qui a pour héros un enfant, et le sec et vigoureux Hondo ... et on en passe... »

« ... Disons tout de suite que tout le western n'est pas de l'art ; mais seulement quelques films, ceux que nous avons cités par exemple, sont en mesure de toucher à l'art vrai, à la signification lyrique et spirituelle de la poésie, universellement comprise du pauvre et du riche, de l'enfant et de l'adulte »

« ... Construit sur des sentiments primitifs et des situations immédiatement assimilables, le western, quand il est artistique, sait se faire comprendre et aimer de tous, il sait faire vibrer et élever les âmes vers des sentiments de bonté et de courage ». Les personnes cultivées qui ignorent le western commettent deux erreurs. La première consiste dans la méconnaissance des faits suivants : c'est que le western met en jeu des personnages qui ont réellement existé : Buffalo Bill, Wild Bill, Hickock. « ... Ce sont des pionniers qui ont construit morceau par morceau, l'histoire de leur pays et qui sont ressuscités d'une manière plus ou moins fidèle, dans chaque film western, depuis le « horse opera » (genre Annie du Far-West) aux productions historiques de Cecil B. de Mille et aux tendres récits de John Ford. »

L'auteur précise alors l'attitude positive des personnes cultivées devant cette première erreur. « C'est le travail des personnes adultes et intelligentes de voir dans quelle mesure le metteur en scène a respecté la tradition historique concernant le personnage porté à l'écran ; c'est à la personne dotée d'un certain bon sens de voir quelle moralité a été introduite dans la structure du personnage sans oublier naturellement que Buffalo Bill, Hickock, Calamity Jane, Doc Holiday ne se comportaient de cette manière que parce qu'ils étaient plongés dans un climat social âpre et sauvage ; grâce à eux, le pays prospéra [...] les petites cabanes de bois devinrent des agglomérations toujours plus vastes jusqu'à se transformer en riches (trop riches) villes populeuses. »

La seconde erreur concerne plus précisément le problème éducatif. « Si, pour beaucoup de personnes, même cultivées, il n'existe pas de différence entre un western de troisième catégorie et un travail sérieux et signé de Ford, comment alors leurs enfants pourront-ils aller au-delà des apparences parfois peu éducatives et constructives de semblables « stories ». Si les pères et les supérieurs

décroissent négligemment : « le western n'est pas de l'art, c'est un genre inférieur et méprisable », il est naturel que les enfants, assistant presque en cachette à la projection de ces films, ne considèrent seulement que le côté vulgairement spectaculaire, passionnel et morbide criminel, donnant satisfaction à leur goût de révolte. »

Même, s'ils vont au cinéma avec leurs parents, l'action éducative ne peut s'arrêter au choix d'un western de qualité, car « les enfants sont impressionnables, et pendant longtemps, ils se rappelleront les épisodes de la plus grande violence, du naturalisme le plus cru et de la plus cynique cruauté. »

Alors, l'auteur s'attache à définir une attitude vraiment constructive de l'éducateur en face du western. « L'apparence n'est pas l'essence de la réalité. Dans notre cas, la réalité est constituée par ce vaste complexe d'écrits historiques, d'articles de couleuvre locale, de récits, de romans, de chansons westerns, de Square Dances et même d'hymnes religieux qui, depuis les premières générations, ont transformé en épopée hardie, émue et vibrante, le progrès naturel de l'Américain, de l'état sauvage et féroce à celui plus avancé et humain d'individu faisant partie d'une société civile organisée. »

Cela, les éducateurs doivent le dire aux enfants et aux adolescents, en les conseillant et en discutant des films à voir.

« Ces pionniers, ces cow-boys que vous voyez bouger sur l'écran ne tuent pas pour un plaisir privé et malsain, mais parce que leurs ancêtres historiques (dont la geste doit être lue non pas dans les journaux d'aventures mais dans la volumineuse Histoire de l'Ouest) se comportèrent ainsi, ayant pour fin la civilisation morale et l'épanouissement économique de leur pays. »

De cette manière, l'enthousiasme des enfants pour des exemples humains de courage récompensé, d'injustice et de méchanceté punies, devant ces récits de l'Ouest, s'associera, dans leur sensibilité et leur conscience civique embryonnaire, à la prise de conscience de l'inévitable mouvement de l'Histoire vers l'établissement du bien-être universel créé par l'activité honnête et désintéressée des individus. »

.....

On peut n'être pas d'accord sur les conclusions de l'auteur ; personnellement je ne crois pas à l'efficacité de leçons après la vision du film. Un western, même artistique, comporte tout de même des scènes de violence et il est dangereux pour cela. Je crois que toute vision de violence doit être interdite aux enfants si on veut vraiment faire œuvre de paix, mais Torroni a le mérite de définir une attitude positive possible devant un état de choses somme toute regrettable.

Inès BELLINA (Nord).